Ami du Clergé du 22 janvier 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — V. *1er Dimanche de Carême :* La clé du royaume : la prière, 25.

Plans d'instructions sur le Credo. — V. Moyens pour obtenir et garder la foi, 26.

Causeries sur la Messe. — XXXII. L'action de grâces, 28.

Retraite pour de grandes jeunes filles. — III. Vocation au célibat dans la vie religieuse, 29.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXXII. Fin du séjour de S. Paul à Corinthe, 31 ; — XXXIII. Troisième voyage de S. Paul, 32.

DOMINICALES LITURGIQUES

V

1er Dimanche de Carême

LA CLÉ DU ROYAUME : LA PRIÈRE

Mes frères,

Les quarante jours de pénitence et de prière que l'Eglise a commencés mercredi vous sont offerts comme un moyen providentiel de salut, le dernier peut-être.

Il s'agit de mener hardiment la lutte contre les ennemis de votre âme et de conquérir, les armes à la main, le Royaume éternel que Jésus promet aux courageux. La prière est, en ce travail considérable, la compagne indispensable de la pénitence. Rappelez-vous les apôtres rentrant, la gibecière vide, confus par conséquent, d'une tournée apostolique... Ils n'avaient pu chasser le démon. « Ce genre de démons, dit le Maître, ne se chasse que par la prière et le jeûne » (Mt., XVII, 20).

I. — *Jésus au désert*

Il est venu pour sauver tous les hommes. Il en prend les moyens, afin que nous suivions ses traces. « *Cœpit facere et docere* ». Il prie.

a) Au Temple, à 12 ans, ses parents le retrouvent après trois jours de recherches. « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il fallait que je sois aux affaires de mon Père ? » (Luc, II, 50). Chez son Père, loin de tout, pour y prier.

b) A Nazareth, sa vie d'obscurité et de travail silencieux est imprégnée de prière. Des chrétiens — et des non-chrétiens, — dociles à la grâce, arrivent à vivre d'une façon habituelle en la présence de Dieu qu'ils aiment, à qui ils parlent comme au meilleur des amis... Jésus n'a-t-il pas réalisé à la perfection cette idéale vie d'union à Dieu ? Lui qui connaît si parfaitement les Ecritures qu'à douze ans il en remontrait aux vieux Docteurs — et pour cause ! — il sait le Livre : il en est l'Inspirateur, la Source. Il est le Verbe de Dieu vivant dans la chair...

Ces mots qui éveillent des résonances sans fin dans l'âme des saints, que l'on peut méditer sans en épuiser la profondeur, la Sagesse Eternelle Increée en fait, à la longueur de jour et de nuit, un cantique d'amour au Père, dans l'Esprit. « Je fais mes délices de ta Loi que j'aime... Au milieu de la nuit, je me lève pour te louer... Ta bonté, ô Dieu, remplit la terre... » (Ps. CXVIII).

Dans l'humble maison de Nazareth, c'est une musique que les anges écoutent avec ravissement, un chant que jamais la terre n'a encore entendu. Marie, la Vierge du « Magnificat », qui connaît les Ecritures, s'associe aux psaumes de son Fils, à sa prière... pour le salut des âmes.

Si les travailleurs de 1948, au lieu de ruminer leurs revendications et leurs griefs, justifiés sans doute, chantaient davantage les louanges de Dieu le monde n'en irait-il pas mieux ?

c) Le désert. L'heure est venue où doit commencer la « vie publique » qui amplifiera et consommera l'œuvre du rachat. Regardez le Christ. Conduit par l'Esprit-Saint, il va au désert. Le désert, la solitude, le silence, la patrie des grandes âmes. Psichari a chanté sa rencontre avec le désert, l'éblouissement qu'il éprouva, lorsque, dans la paix de la nuit, il se vit enveloppé du silence qui, seul, peuplait l'immensité de sable. C'est là qu'il rencontra le Christ, qu'il découvrit la beauté de son Visage.

Qu'alliez-vous donc demander au désert, Vous, qui l'avez créé ? Vous plonger en l'amour du Père et nous donner un exemple... à suivre. « Seul, dit le P. Sertillanges, la face tournée vers les espaces, de temps à autre sans doute prosterné, de temps à autre les bras en croix, il prie de tout son être, tandis que le ciel prie de toutes ses étoiles. Il s'enfonce dans le silence éternel... Il s'y attarde... Qui sait si parfois l'étoile matinale surgissant ne le surprend pas encore ? Le symbole rencontre alors la réalité : ensemble brillent l'astre annonciateur et Celui qui est la Lumière du monde. »

Il prie, c'est-à-dire qu'avant tout, il *loue Dieu*. Que de fois il doit chanter les psaumes *Laudate !* Il est le chef de chœur de toute la création. En lui tout a été créé et tout a été fait par lui. De son désert, il rayonne sur l'univers. Il est la vivante prière de toutes choses, de toute l'humanité... Il les représente tous. Il adore au nom de tous, il supplie pour tous. Son oraison divine leur ouvre le ciel.

Sa demande ? Elle vous concerne, elle nous concerne tous. Au désert, comme pendant ses nuits de prière, plus tard, comme à l'agonie, comme sur la croix... oui, que chacun de vous se le dise, se le répète : Il a pensé à moi. Il a prié pour moi.

d) Dans *le désert de nos églises.* Désert relatif, car les anges l'adorent, comme autrefois, lorsqu'il eut chassé le démon par ce rappel définitif de la Loi : « Il est écrit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui » (Mt., III, 12).

Car il compte parmi vous, m. f., des fidèles qui voudront, pendant ce Carême, s'unir chaque matin à sa prière qui sauve le monde. Mais, dans le silence habituel de son temple, en son Tabernacle mystérieux, le Verbe incarné, vivant avec nous jusqu'à la fin des siècles, continue la prière solitaire du désert que je viens d'évoquer, celle des nuits adorantes sur la montagne, celle du Calvaire.

A chaque messe, il renouvelle, par son immolation, l'œuvre de notre rédemption « *toties opus redemptionis exercetur* » (Secrète du 9e dim. après la Pent.). Médiateur-né entre Dieu et les hommes, il continue, dans sa vie eucharistique, de payer à la Trinité sainte au nom de l'humanité dont il est le chef l'hommage obligatoire d'adoration et d'amour y

ajoutant l'offrande ininterrompue de son expiation. Ainsi, il ouvre aux hommes son Royaume.

De son Tabernacle, écoutez, recueillis, la voix de votre Dieu qui vous redit, toute proche et si aimante : « Je t'ai aimé d'un amour éternel. » J'ai pensé à toi dans mon agonie. J'ai versé telle goutte de mon sang pour toi...

II. — *Suivez Jésus au désert*

a) Pour la retraite. Lorsque sa voix se fait entendre : « Venez à l'écart, vous reposer quelques jours avec moi. » Loin des soucis habituels, vous aurez la joie de retrouver Dieu.

b) Pendant ce Carême. « Ce sont les jours de salut » (II Cor., VI). Tout le malheur des hommes d'aujourd'hui vient de ce qu'ils ne sont pas capables de donner à Dieu 1/4 d'heure par jour. Que d'heures gaspillées, données au plaisir, à la table, à la rêverie, aux conversations inutiles ! Le désert ? Ne prenez pas l'avion pour le trouver. Il est tout près de vous... dans votre église... Il est en vous... Ecoutez le Psalmiste (Ps. LXII) : « Mon Dieu, c'est toi, toi que je cherche. Elle a soif de toi, mon âme. Elle se consume pour toi, ma chair, comme une terre altérée où tout languit faute d'eau. *In terra deserta et invia et inaquosa.* »

N'est-ce pas le tableau de votre âme, inquiète, desséchée, sans fruit ? Venez, Seigneur ! Cieux, répandez votre rosée ; et mon âme revivra ! C'est là, dans le secret de votre âme, que la prière vous ouvrira, comme une clé d'or, un Royaume que vous ne connaissez pas.

Rentrez en vous-même. Au milieu de la foule bruyante des villes comme dans les calmes matins des champs, regardez des yeux de la foi le Dieu qui vit en vous et que vous avez méconnu. S'il est vrai que, pour le croyant, l'univers entier est rempli de la présence d'un adorable Ami, pour le chrétien, c'est la Trinité qui vit en son âme par la grâce et qui réalise avec lui d'intimes relations d'amitié (Jo., XV, 9 ; XVII, 25).

Avec le Christ au désert, adorez chaque matin, chaque soir, très souvent dans la journée, adorez, remerciez, aimez.

Demandez instamment le salut éternel de votre âme. Multipliez les invocations, les appels, dans les tentations, les peines, les dangers.

c) Pour sauver vos frères. « Avez-vous prié ? Avez-vous jeûné ? » demandait le S. Curé d'Ars aux gens navrés de leurs insuccès. Les âmes s'achètent par la prière. C'est la clé du Royaume.

De même que votre conversion est due peut-être à l'amour d'une Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui a appelé sur vous les fruits du Sacrifice Rédempteur, votre prière actuelle sauve vos frères aujourd'hui et dans les temps futurs. Admirables effets de la Communion des Saints ! Vos prières, vos sacrifices, vos communions font aimer Dieu jusqu'au-delà des mers !

* *

Mais, alors, m. f., ne mettez pas de bornes à vos demandes. La volonté de Dieu est que tous soient sauvés ! Dans l'autobus ou le tram, à la porte des boutiques, dans vos courses, dans les rues, semez les *Pater* et les *Ave* pour vos voisins, pour les inconnus. Imitez cette Marie de Valence, à qui, au XVII[e] siècle, d'après Bremond, Dieu confiait : « 50.000 pécheurs à convertir, 30.000 pénitents à encourager, 15.000 justes à faire progresser. » *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

V

MOYENS POUR OBTENIR ET GARDER LA FOI

La plupart des chrétiens reçoivent la foi de leur éducation familiale. Elle fait partie, en quelque sorte de leur patrimoine. Elle reste liée à leurs souvenirs les plus intimes et les plus chers. Au catéchisme paroissial, ils en ont perfectionné le contenu, appris par cœur les formules essentielles, compris les raisons principales.

Mais à mesure que l'enfant grandit et qu'il prend contact avec le monde, il subit le choc des objections, des exemples opposés à sa foi, et il n'est pas rare qu'il ait besoin de grands efforts pour maintenir intactes ses convictions initiales. Il est utile que l'épreuve ajoute à la foi une auréole de lutte et de victoire. Mais il peut arriver aussi qu'elle tombe en de grands périls, que le doute parfois menace de la submerger. C'est pourquoi il est bon de méditer sur les moyens de conserver la foi si on la possède ou de l'acquérir, si on en est privé.

Pour comprendre ces moyens, il suffit de se rappeler ce que c'est que la foi. C'est une *vertu surnaturelle*. Et cependant elle est une adhésion éminemment *raisonnable* aux paroles de Dieu, et enfin elle est le fruit d'un *acte libre* de la volonté humaine. Parce qu'elle est surnaturelle, il faut la demander par la prière ; — parce qu'elle est raisonnable, il faut y tendre par l'étude ; — parce qu'elle est libre, il faut s'y préparer par la vertu naturelle. Donc trois moyens convergents : prière, — étude, — droiture morale.

I. — *Premier moyen, la prière*

La foi est un don de Dieu. Ecoutons S. Paul :

L'acte de foi ouvre la porte. Tout est possible avec lui, rien n'est possible sans lui. Il est le commencement du salut, rien que le commencement, mais cela suffit à sa grandeur.

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés, *par le moyen de la foi* et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu et ce n'est point par les œuvres, afin que nul ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ, pour faire de bonnes œuvres, que Dieu nous a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions » (Eph., II, 7-10).

Mais de ce que Dieu nous donne la foi, il ne faut pas conclure, qu'il la donne arbitrairement, qu'il en gratifie les uns et la refuse aux autres. Préjugé très répandu : on dit : Qu'ils sont heureux, ceux qui ont la foi ! Comme si on disait : « Je voudrais bien l'avoir, mais ce don m'a été refusé ! » C'est un dogme que *la foi n'est refusée à personne.* Sans doute, nul ne peut la mériter. Elle n'est pas le simple couronnement de nos efforts, ni de nos recherches, mais elle est accordée à la prière, et le don de la prière, surnaturel lui aussi, n'est refusé à personne. C'est en ce sens qu'il convient de comprendre le passage suivant de S. Paul :

« Avant tout, j'exhorte donc à faire des prières, des supplications, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous passions une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté. Cela est bon et agréable aux yeux de Dieu, notre Sauveur, *qui veut que tous les hommes soient sauvés* et parviennent à la connaissance de la vérité. Car il y a

un seul Dieu et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus fait homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous » (I Tim., II, 1-5).

Importance extrême de ce texte : *Dieu veut le salut de tous les hommes.* L'Eglise prie pour la conversion de tous les pécheurs et de tous les infidèles.

Au-dessus de l'Eglise, il y a son Chef, Jésus-Christ, qui est *mort pour tous les hommes,* a prié pour la conversion de tous. Qui pourra mesurer la force spirituelle de ces intercessions : 1° le sang divin du Christ, — valeur rendue infinie par la personne du Verbe ;

2° invocations incessantes de l'Eglise universelle dans toutes les messes — environ 300.000 chaque jour, — dans toutes les bonnes œuvres de tous les fidèles du monde entier ?

Le fruit certain de cette somme immense de mérites issus de la croix du Christ, c'est la possibilité du salut offerte à tous les hommes, en premier lieu *par le pouvoir de prier.*

A ceux qui cherchent la foi, nous recommandons donc la simple prière suivante : « Seigneur, venez en aide à mon incrédulité ! » (Marc, IX, 23).

Ou encore, avec le psalmiste :

— « Seigneur, rétablissez-nous, faites briller votre face et nous serons sauvés » (refrain du Ps. LXXIX).

« Seigneur, faites-nous voir votre bonté et accordez-moi votre salut » (Ps. LXXXIV, 8).

« Prêtez l'oreille, Seigneur, exaucez-moi, car je suis malheureux et indigent » (Ps. LXXXV, 1).

Objection : Il faut déjà avoir la foi pour prier ! — *Rép. :* Mais non, il suffit d'être malheureux, inquiet, de se questionner sur le sens de la vie, d'avoir la soif du bonheur, en un mot d'être homme. Voici du reste la réponse du P. de Ponlevoy :

— « Mais comment prier avant de croire, quand il faut bien croire avant de prier ?... L'objection est plus spécieuse que solide. La prière n'est qu'une demande ; une demande, l'explosion d'un désir ; un désir, l'expression d'un besoin. Pourquoi du besoin senti de votre cœur ne jaillirait pas un désir ? Pourquoi ce désir ne formulerait-il pas une demande, en quelque langue et sous quelque forme que ce soit ? Si vous n'avez pas encore la grâce immédiate de la foi, vous aurez du moins celle de la prière ; et quand même on ne saurait pas invoquer Jésus par son nom, qui ne pourrait dire, comme Pierre doutant alors : « Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous !... » (Mt., XIV, 28). Comme Paul, encore incrédule : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » *(Opuscules ascétiques* du P. de Ponlevoy, Paris, Retaux, 1899, p. 348).

Que l'incrédule fasse comme l'aveugle de l'Evangile. Il entend passer Jésus sur la route, il entend les acclamations des croyants qui accompagnent le Sauveur. Cela suffit à éveiller en lui le désir de voir clair, à son tour. Qu'il vienne donc à Jésus, et dise : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! » Et Jésus, comme à l'aveugle, dira : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » — « *Seigneur, faites que je voie !* »

Ce n'est pas encore la foi, mais c'est le désir de la foi, c'est l'appel au cœur de Jésus, pour la trouver.

II. — *Second moyen, l'étude*

A la prière, il faut joindre l'étude. La foi est un don de Dieu, certes, mais elle exige notre coopération. Il faut que la foi soit *raisonnable.* Ce mot a des sens très divers : il est raisonnable pour un enfant d'en croire sa mère, ou son curé, ou son aumônier. Il est raisonnable, pour un homme de culture limitée de se fier à la grande foule des génies qui ont illustré la foi chrétienne. La foi d'un Augustin, d'un Thomas d'Aquin, d'un Bossuet, d'un Pascal, d'un Pasteur ne sera jamais ridicule, encore moins absurde.

Pour un homme cultivé, capable de raisonnement personnel, on conseillera l'étude approfondie de l'Evangile et de la vie de Jésus, conduite pareillement avec une étude des *miracles de Lourdes.*

Il n'est pas possible que les « faits de Lourdes », soient un simple jeu de la puissance divine. Ils présentent une portée providentielle. Ils sont une réponse directe aux objections de notre siècle. Le miracle est la signature de Dieu. Les miracles de Lourdes sont comme un renouveau providentiel des miracles de l'Evangile. L'étude combinée de Lourdes et de l'Evangile doit normalement conduire l'esprit intelligent et droit à cette conclusion : Dieu agit en dehors des lois de la nature, — il agit au sein de l'Eglise catholique, — il confirme sous nos yeux l'enseignement de cette Eglise, — il donne à l'Evangile et à toutes les vérités qui en découlent le sceau de l'infaillibilité divine.

Dès lors, une évidence s'impose : la foi est *raisonnable :* Dieu a parlé par son Fils, comme il l'avait fait par ses prophètes. Dès que Dieu parle, l'homme s'incline. Il n'y a rien de plus conforme à la raison.

III. — *Troisième et dernier moyen : la vertu*

S'il est raisonnable et obligatoire de croire, il reste à le faire. Un dernier obstacle se dresse : les passions ! Augustin, au moment de faire le pas décisif, a décrit le drame qui se déroulait dans son cœur. Du plus profond de son être montaient des voix : celles de ses habitudes charnelles. Elles le tiraient doucement par le vêtement de sa chair et lui murmuraient tout bas :

— « Est-ce que tu nous chasses ? Quoi ? Dès cet instant, ceci et ceci encore ne te sera-t-il plus permis, plus jamais ? » Et tout ce qu'elles me suggéraient, ajoute Augustin, dans ce que j'appelle « ceci et ceci », ce qu'elles me suggéraient, ô mon Dieu ! que votre miséricorde l'efface de l'âme de votre serviteur ! Quelles ordures ! quelles infamies !

Mais il s'en fallait de beaucoup que j'entendisse à moitié leur voix, car elles ne m'abordaient pas en face, comme pour une loyale contradiction ; elles chuchotaient dans mon dos, et quand je voulais m'éloigner, elles me tiraillaient furtivement pour me faire tourner la tête. Elles réussissaient à me retarder, car j'hésitais à les repousser, à me débarrasser d'elles pour me rendre où j'étais appelé ; et la toute-puissante habitude me disait : « T'imagines-tu que tu pourras vivre sans elles ? » *(Confessions,* VIII, n° 26).

Sous une forme ou sous une autre, avec plus ou moins de violence, tel est bien le combat qu'il faut livrer avant de faire l'acte de foi, de le faire du moins explicitement, efficacement, pour *se convertir* — mot énergique, dont l'usage a émoussé la force mais auquel il faut rendre son sens *totalitaire :* se convertir, c'est changer de direction, donner un nouveau sens à sa vie, entrer dans une voie nouvelle, se mettre à la suite de Jésus, accomplir dans toute son étendue la parole qu'il a dite : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » — « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Mt., XVI, 24 ; Jo., XIV, 6).

Là surtout que la prière sera nécessaire. Elle l'a été tout le long de ce processus : avant de commencer l'étude, pendant tout le temps de l'étude, mais encore davantage, au moment de la *décision transformante*.

Relisons encore les *Confessions* de S. Augustin : tourmenté, hésitant, il se torturait, il s'accusait avec sévérité, il secouait de toute la force de sa volonté la chaîne de ses passions, pour la briser. La chaîne s'en allait en miettes, peu à peu. Elle ne le retenait plus que faiblement et il se disait à lui-même :

— « Finissons-en ! Finissons-en ! »

Et il disait à Dieu, aux convertis de l'avenir un modèle de prière pour la foi :

— « Et vous, Seigneur, jusques à quand ? Jusques à quand, Seigneur, serez-vous irrité ? Ne gardez pas le souvenir de nos iniquités passées. » Car je sentais, ajoute-t-il, qu'elles me retenaient encore. Et je m'écriais avec des sanglots : «Combien de temps, combien de temps sera-ce « demain » et encore « demain »? Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas sur l'heure, en finir avec ma honte ? »

Quand on a lu un tel récit, on n'est pas enclin à sous-estimer la difficulté de l'acte de foi. Mais on en voit aussi toute la beauté, toute la dignité, tout l'héroïsme, et par conséquent tout le mérite.

* *

Conclusion. Pour situer exactement l'importance de la foi dans la grande et unique affaire du *salut*, il suffit de relire le Concile de Trente, décrivant la *justification* : le passage de l'état de péché à l'état de grâce ou, si l'on préfère, l'état d'inimitié envers Dieu à l'état d'amitié de Dieu :

« Les pécheurs se disposent à la justice en ce sens que, excités par la grâce divine, ils conçoivent la foi par l'ouïe (c'est-à-dire par l'étude, au sens que nous avons dit) et se tournent librement vers Dieu, croient aux vérités et aux promesses révélées par Dieu, à celle-ci surtout que l'impie est justifié « par la grâce de Dieu au moyen de la rédemption qui est dans le Christ-Jésus » (Rom., III, 24), et se reconnaissent pécheurs, de la crainte de la justice divine dont ils se sentent frappés opportunément, ils en viennent à considérer la miséricorde de Dieu et s'élèvent à l'espérance, ont confiance que Dieu leur sera propice à cause du Christ et commencent à l'aimer comme source de toute justice ; que, par conséquent, ils se retournent contre leurs péchés dans une sorte de sentiment de haine et de détestation, c'est-à-dire par cette pénitence qu'il faut faire avant le baptême, et qu'enfin ils se proposent de recevoir le baptême, de commencer une vie nouvelle et d'observer les commandements divins » *(C. de Trente*, Sess. VI, chap. VI).

L'acte de foi ouvre la porte. Tout est possible avec lui, rien n'est possible sans lui. Il est le commencement du salut, rien que le commencement, mais cela suffit à sa grandeur.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXXII

L'ACTION DE GRACES

Mes frères,

La communion distribuée, la messe se termine très rapidement : l'action de grâces liturgique dont nous parlerons ce matin sera, en effet, très courte. Et même, dans la primitive Eglise, le service liturgique s'achevait encore plus rapidement que de nos jours. La schola arrêtait le chant du psaume de communion lorsque la distribution de l'Eucharistie prenait fin. Au nom de toute l'assemblée, le Pape récitait alors devant l'autel une courte prière de conclusion. Un diacre donnait congé au peuple par la formule bien connue : « *Ite, missa est* » et après la réponse : « *Deo gratias* » le cortège des ministres sacrés reprenait le chemin du secretarium c'est-à-dire de la sacristie. Sur le parcours, les fidèles s'inclinaient au passage du Pontife qui les bénissait en disant : « *Benedicat vos Dominus !* »

Notre cérémonial actuel qui s'est fixé entre le IXe et le XIVe siècle est un peu plus développé. Et tout d'abord le célébrant procède aux ablutions. Qu'est-ce à dire ? Quelques gouttes du Précieux Sang restent souvent dans le calice après la communion. C'est pour les absorber plus facilement que le prêtre fait verser un peu de vin dans le calice. Au préalable, il a eu soin de recueillir avec la patène les parcelles de la sainte hostie qui ont pu tomber sur le corporal et qui seront ainsi consommées avec le Précieux Sang. Egalement, par respect pour l'Eucharistie, le prêtre purifie ses mains qui ont touché la sainte hostie.

I. — *Deux prières d'action de grâces*

Elles sont personnelles au prêtre, et accompagnèrent bien vite ces rites. La première, qui accompagne la purification du calice, demande à Dieu que la divine nourriture que vient de prendre le célébrant transforme son âme et lui soit un remède qui le garde pour la vie éternelle. « Faites, Seigneur, que nous gardions dans un cœur pur ce que notre bouche a reçu et que ce don temporel devienne pour nous l'éternel remède. »

Dans la deuxième, récitée en se purifiant les doigts, le prêtre s'adresse au Christ qui s'est fait notre aliment. Il le supplie de nouveau de le faire profiter largement de sa communion. Les aliments terrestres ne nourrissent le corps qu'à la condition d'y demeurer quelque temps : « Que le Corps et le Sang du Christ restent attachés à mon âme et la purifient de toute faute. »

Après quoi, le prêtre essuie le calice à l'aide du purificatoire, puis il le recouvre de la patène, de la pale et du voile, et enfin se rend du côté de l'épître pour lire l'antienne de la Communion.

Pendant ces quelques minutes, vous pouvez réciter à voix basse ces deux prières d'actions de grâces que je viens d'analyser. Elles sont très belles et très suggestives. Ne demandent-elles pas que cette mystérieuse nourriture nous refasse à neuf, fasse de nous des hommes nouveaux ; autrement dit, renforce en nous la vie divine reçue au baptême et fasse de nous, toujours davantage, les frères de Jésus-Christ, les fils adoptifs de Dieu, les temples de l'Esprit-Saint ? Mais, revenus de la sainte Table, il vous est permis aussi de rester quelque temps dans l'adoration muette du Christ descendu en vous. Vous pouvez profiter de ces quelques minutes pour une prière privée. Une seule recommandation : écoutez le Christ plutôt que de lui parler. C'est bien le moment. Imitez la petite Sainte de Lisieux. L'une de ses sœurs lui demandait ce qu'elle disait à Jésus après sa communion. Et Ste Thérèse de répondre : « Je ne lui dis rien, je l'aime. »

II. — *Postcommunion*

Alors, le célébrant adresse aux assistants son salut habituel : « *Dominus vobiscum* », ce n'est plus un simple souhait. Il a ici sa pleine signification; c'est la constatation d'une réalité : « Le Seigneur est avec vous, les communiants ». Alors, attention ! Avec le prêtre, participez à la prière officielle, à cette dernière oraison appelée *Postcommunion* qui correspond à la Collecte et à la Secrète et qui clôt la messe en exprimant les désirs communs des communiants.

Hélas ! il faut bien l'avouer, beaucoup d'entre vous semblent rester insensibles à cet appel de leur prêtre. Ils préfèrent s'absorber dans leur action de grâces personnelle, silencieuse, comme si la finale du sacrifice eucharistique ne les intéressait plus, ne les concernait point ! Comme si ces prières officielles interrompaient fâcheusement leur entretien avec Notre-Seigneur ! Quelle erreur, là encore ! Quelle déformation ! M. f., je vous en supplie, croyez-moi : la participation des fidèles au saint sacrifice ne doit pas cesser avec la réception de l'Eucharistie. Votre action de grâces individuelle, elle ne viendra qu'après la messe, si vous avez le temps ! Ou mieux, comme je vous le dirai dans une prochaine causerie, votre *action* de grâces, la vraie, celle qui plaira le mieux à Dieu, elle consistera moins en des mots qu'en des actions. Le remerciement le meilleur au Père des cieux pour le don du Pain céleste qu'il vous a fait, mais ce sera votre semaine avec ses travaux, ses devoirs, ses luttes, ses souffrances ; avec l'exercice de la charité fraternelle. En attendant, n'oubliez pas que l'Eglise a son action de grâces officielle à laquelle il faut prendre part quand on a vraiment le sens liturgique, c'est-à-dire le *sens de l'Eglise*.

D'ailleurs, jetez un coup d'œil sur cette oraison après la communion et vous constaterez quel aliment elle peut fournir à votre action de grâces privée que vous pouvez prolonger à votre guise après la messe. Elle conclut vraiment le saint sacrifice, faisant allusion en même temps au mystère de la fête liturgique célébrée et à l'Eucharistie que nous venons de recevoir. Elle supplie Dieu que les très saints mystères accomplis, les dons sacrés reçus, produisent en nous leurs effets d'aliments, de remèdes, de viatique, de purification, d'union au corps mystique, afin que notre vie ordinaire soit sainte désormais. Elle vous permettra donc, à vous qui communiez souvent, de ne pas tomber dans la routine mais de varier votre action de grâces en la situant dans l'atmosphère du temps liturgique ; elle vous aidera aussi à ne pas séparer votre communion du sacrifice. Sans doute, nous aimons tous à contempler Jésus en nous. Mais n'oublions pas que s'il s'est donné à nous c'est pour que nous nous donnions à lui, pour que nous participions à son offrande, à son immolation. Le sacrifice de la messe doit se terminer au dedans de nous : le cœur du communiant doit être un autel sur lequel Jésus-Christ s'offre à Dieu comme sur le Calvaire et continue les mêmes sentiments, les mêmes prières qu'il faisait en mourant.

Enfin, en insistant sur ce fait que l'Eucharistie est la nourriture qui fait vivre nos âmes, en demandant à Dieu de nous accorder les fruits de ce repas sacré, elle s'encadre encore bien dans notre action de grâces personnelle qui ne se termine jamais sans avoir sollicité de Jésus les secours spirituels qui nous sont nécessaires. Ne vous attachez pas à l'excès à tous ces « *actes après la Communion* » inventés, en partie, par suite de la disparition de l'esprit liturgique, et par un « *Amen* » unanime et puissant, venez conclure la Postcommunion qui, semblable à la Collecte à laquelle elle fait pendant, est une prière collective dite par le prêtre à haute voix au nom de tous.

* *

Tout à l'heure, dans votre action de grâces privée, vous aurez le droit de penser à vos besoins strictement personnels. Mais pendant cette dernière prière « *au pluriel* », vous penserez une dernière fois à toute l'assemblée qui a offert le sacrifice, à tous les fidèles de l'Eglise. Actualisant votre solidarité avec tous vos frères du globe, avec tous les assistants qui n'ont pas eu le bonheur de communier, avec les chrétiens qui n'ont pas le droit de s'approcher de la sainte Table, vous demanderez pour eux toutes les grâces immenses que le Seigneur communique par le sacrifice et le sacrement de l'Eucharistie. Ainsi vous contribuerez à purifier et à faire grandir, dans la fidélité à l'Evangile, le corps de l'Eglise toute entière, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand honneur de Jésus-Christ. *Amen.*

RETRAITE POUR DE GRANDES JEUNES FILLES

III

VOCATION AU CÉLIBAT DANS LA VIE RELIGIEUSE

Le sujet abordé aujourd'hui est grave : *la vocation à la vie religieuse.* Il est nécessaire que, dans l'Eglise du Christ, des jeunes filles, éprises d'un idéal de perfection chrétienne, viennent se consacrer au service des âmes dans la vie religieuse, soit par la prière contemplative, soit par l'action, soit par un heureux mélange de vie contemplative et de vie active.

I

N.-S. a posé lui-même les fondements de l'état religieux.

Pauvreté volontaire. — « Si tu veux être parfait, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi » (Mt., XIX, 21). En nous affranchissant du souci des richesses, la pauvreté guérit de toute tentation de cupidité, d'avarice et d'égoïsme.

Chasteté volontaire. — Par la chasteté, on renonce aux plaisirs et aux joies du mariage afin d'observer très parfaitement la pureté de corps et d'esprit et d'ouvrir son âme d'une manière plus totale à l'amour de Dieu et du prochain. Jésus-Christ a recommandé la chasteté. « Tous ne comprennent pas cette parole, a-t-il ajouté, mais seulement ceux à qui cela a été donné... Il y en a qui se sont fait eunuques eux-mêmes — c'est-à-dire qui ont renoncé volontairement au mariage — à cause du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne » (Mt., XIX, 11). Et S. Paul exalte la virginité : « Si quelqu'un juge qu'il exposerait sa fille au déshonneur si elle passait la fleur de l'âge, et qu'il est de son devoir de la marier, qu'il fasse comme il veut, il ne pèche point ; qu'elle se marie. Mais celui qui, sans y être forcé, étant maître de faire ce qu'il veut, a mis dans son cœur une ferme résolution et a décidé de garder sa fille vierge, celui-là fait bien. Ainsi celui qui marie sa fille fait bien et celui qui ne la marie pas fait

mieux » (I Cor., VII, 36-38). De là, le concile de Trente a porté anathème contre « quiconque dit que l'état de mariage doit être préféré à l'état de virginité ou de célibat et qu'il n'est ni meilleur ni plus heureux de demeurer dans la virginité ou le célibat que de se marier » (Sess. XXIV, can. 10).

Obéissance parfaite. — L'obéissance consiste dans le sacrifice de la volonté propre pour la soumettre entièrement à la volonté d'un supérieur qui commande au nom de N.-S. Jésus-Christ. S. Thomas, dans son admirable traité *De la perfection de la vie spirituelle*, montre que le vœu d'obéissance permet d'atteindre la perfection, car celui qui obéit au supérieur se soumet par là à la volonté divine en toutes choses et il est certain de ne pas dévier de la voie du devoir.

Notre-Seigneur n'impose à personne la pratique des conseils évangéliques. Est-ce à dire que cette pratique soit tellement indifférente à notre salut qu'on puisse la négliger sans péril ? Une réponse universellement négative serait bien dangereuse. S'il y a, comme on l'a dit, « des mariages écrits au ciel, » il y a aussi des vocations auxquelles il est difficile de se soustraire sans mettre en danger son salut.

Mais qu'est-ce qu'une vocation ?

Le mot est assez équivoque.

Certains entendent, par vocation, l'appel de l'Eglise par l'organe de ses représentants autorisés : évêques, s'il s'agit de vocation sacerdotale ; supérieurs religieux, s'il s'agit de vocation religieuse. C'est le sens juridique ou canonique du mot, et nous ne nous y arrêterons pas.

Par vocation nous entendons un appel intérieur de la grâce à la vie sacerdotale ou à la vie religieuse.

Cet appel existe-t-il ? — En quoi consiste-t-il ?

A la première question : *Existe-t-il* une vocation intérieure, un appel de la grâce à la vie religieuse, il est impossible de ne pas répondre par l'affirmative ; même en admettant que la vocation n'est complète et définitive que par l'appel du Supérieur, il n'en reste pas moins vrai que cet appel présuppose dans l'âme un *germe*, une *préparation surnaturelle* de la grâce. « Germe de la vocation », dit le can. 1353 du Code.

En quoi consiste le « germe » de la vocation ? Il n'est nullement nécessaire d'exiger des signes extraordinaires, tels qu'on en trouve dans l'histoire de certaines vocations célèbres, comme par exemple dans la vocation de S. Paul. Dieu n'est pas obligé de nous parler sensiblement ou de nous envoyer un ange. Le « germe » n'est donc pas l'effet d'une intervention divine positive : le terme exact qui caractérise le germe de la vocation, c'est *prédisposition*. L'âme appelée par Dieu à la perfection religieuse ressent une inclination, résultant d'un ensemble de tendances et de qualités subjectives. La grâce prévient l'élue de Dieu de mille détails et délicatesses et doucement, presque à son insu, la fait pénétrer et la maintient dans la voie qui s'achemine vers l'élection et l'appel officiel de l'Eglise.

Les appels de Dieu à l'apostolat et à la perfection chrétienne sont discrets. Il faut prêter une oreille attentive pour les entendre. Ce sont des *invitations*, mais non pas des commandements auxquels on devrait obéir sous peine de péché. Parfois même, dans le sujet il n'y a ni appel ni invitation perçus au fond de la conscience, mais simplement une préparation générale, naturelle et surnaturelle, inconsciente et en quelque sorte passive, qui est le terrain providentiel d'élection sur lequel germera plus tard la fleur de la volonté du sacrifice.

II

Il importe d'étudier sérieusement la vocation, au sens que nous venons de préciser. Quand la prédisposition existe-t-elle ? — Quand Dieu fait-il entendre son appel ? — Et comment le reconnaître ?

A. — 1. Tout d'abord, on se défiera des vocations qui germent sous l'influence d'un sentiment émotif passager. Vocation « feu de paille », pourrions-nous dire. Avec ses Visitandines, S. François de Sales s'amusait un peu au sujet de ces jeunes personnes qui viennent aux grilles des parloirs, et voyant les religieuses avec « un visage serein » s'écrient : « Mon Dieu, qu'il fait bon là ! allons-y ; aussi bien, le monde nous fait mauvaise mine, nous n'y rencontrons point nos prétentions. » Autant en emporte le vent.

2. Que dire des motifs humains, comme un projet de mariage rompu, des examens manqués ? Sans doute, Dieu peut utiliser tous les moyens humains que le monde essaie de ridiculiser sous les noms de dépit d'amour ou de déconvenue. C'est là un jugement un peu sommaire. Dieu se sert même de ces moyens ; il fait voir sa miséricorde en utilisant à ses fins des motifs qui, dans leur principe, n'ont rien de bien surnaturel. C'est ainsi que l'éducation, le milieu, l'influence des maîtres et des maîtresses, peuvent être des moyens prévus par Dieu de provoquer une vocation. Nous voyons ainsi les pensionnats fournir fréquemment des recrues aux Congrégations religieuses qui les dirigent.

Mais de telles vocations devront être étudiées sérieusement. Il faut voir surtout quelles résolutions ces influences naturelles font prendre et par quels actes elles se traduisent.

B. — 1. Il n'est pas nécessaire de ne ressentir aucune répugnance, aucune difficulté, aucun dégoût, ni même un fléchissement passager de la résolution. L'important est qu'on perçoive toujours ce « je ne sais quoi qui vous attire vers l'idéal religieux. » Par contre, l'attrait sensible est de peu d'importance ; ce qui importe, c'est la résolution de la volonté.

2. Il n'est pas nécessaire non plus, pour entrer en religion, d'être déjà parfaite. L'état religieux n'est pas un état de perfection acquise, mais un état de *perfection à acquérir*. S. François de Sales traitait d'ignorance, l'étonnement des mondains voyant entrer en religion une personne très imparfaite : « Nous ne venons pas parfaits en la religion, mais bien pour tendre à la perfection. » Ce ne sont pas, ajoutait-il, « les mines tristes, les faces pleureuses et les personnes soupirantes qui sont toujours les mieux appelées. » Il recevait volontiers à l'essai des prétendantes ayant des défauts très apparents mais une non moins apparente bonne volonté : « Une fille est colère... faisant dix ou douze ruades par jour » ; si malgré cela elle veut bien être reprise et mortifiée, qu'on l'accepte, car « ces personnes-là, après beaucoup de travail... acquièrent une vertu forte et solide... La grâce de Dieu supplée au défaut de la nature et il n'y a point de doute que souvent, où il y a moins de naturel, il y a plus de grâce. »

3. Il faut se défier de ceux qui entrent en religion pour morigéner les autres et leur donner des leçons de vertu, ou encore qui veulent se sanctifier selon leur attrait plutôt que selon la règle ou veulent

être saints d'une sainteté particulière : saintetés dont il faut se défier.

4. Une des marques de la vocation, c'est le renoncement. Certaines âmes voudraient bien courir à la perfection, à condition qu'il ne leur en coûte rien. Elles se lamentent à tout propos d'avoir encore tant à corriger en elles : « Il nous fait si grand bien de pleurer un peu sur nos défauts, dit encore le saint évêque de Genève, cela contente tant l'amour-propre ! » Arrière les « femmelettes » ; il faut tenir ferme, faire son devoir quotidien, sans s'occuper des imperfections qui subsistent encore dans la partie inférieure de l'être.

C. — L'inspiration divine qui fait germer la vocation se reconnaît à trois signes positifs.

1. Tout d'abord, la *paix* et la *tranquillité du cœur*. Si quelquefois l'esprit divin impose violence à l'âme, c'est violence douce, suave, tranquille. L'esprit malin, au contraire est turbulent, âpre, remuant.

2. Ensuite, une grande *humilité*. Rien ne sert de désirer, pour servir Dieu, « mille sortes d'exercices de piété, de mortification, d'humilité, d'oraison. » Il y a souvent dans ces désirs « une vaine et secrète estime de soi-même. » — « Dieu veut, dit le saint évêque, que nous ayons un soin tranquille et paisible qui nous fasse faire ce qui est jugé propre par ceux qui nous conduisent, et puis, quant au reste, que nous nous reposions en son soin paternel ».

3. Enfin, et surtout l'*obéissance* qui, comme on vient de le dire, complète et garantit l'humilité.

Après mûr examen de votre vocation, d'accord avec votre directeur, prenez votre résolution, prenez-la saintement et tenez ferme à son exécution.

Mais quelle sorte de vie religieuse devez-vous embrasser ?

Le principe général est qu'on peut entrer en n'importe quel institut religieux. Car il est possible de trouver en tous le moyen de pratiquer les conseils, de se sanctifier et de se dévouer.

Toutefois, il convient d'examiner certaines modalités, en raison des dispositions spéciales et de l'attrait des candidates.

Les Congrégations religieuses offrent une variété considérable et répondent à toutes les aspirations possibles.

La vie contemplative prédomine chez les Adoratrices, les Réparatrices, les Carmélites, les Annonciades; la vie pénitente est pratiquée avec plus d'intensité par les Clarisses et les Trappistines ; la vie liturgique attire les postulantes chez les religieuses tenues à l'office du chœur et notamment les Bénédictines. Quant aux instituts qui se partagent la vie active, soit dans l'enseignement, soit près des malades et des déshérités, soit dans les missions lointaines, ils sont innombrables et l'on n'a, pour ainsi dire, que l'embarras du choix. Mais je m'en voudrais de ne pas vous signaler l'existence, aujourd'hui officiellement reconnue par Pie XII, de religieuses vivant dans le monde, sans costume qui les distingue des laïques. Les nécessités de l'heure présente ont provoqué la naissance de tels groupements, dont l'activité peut efficacement s'exercer dans les milieux les plus réfractaires.

* *

A chacune d'entre vous de s'examiner. Suis-je appelée à la vocation religieuse ? Quelles sont mes aptitudes ? A qui puis-je me confier, pour trouver aide et soutien ? Mon confesseur, avant tout. Autant que possible, choisissez pour vous conseiller un prêtre qui vous guide selon les vues de Dieu et non selon des préférences personnelles.

Notre-Seigneur s'est déjà peut-être adressé à mon âme. Comme au jeune homme riche de l'Evangile, il m'a dit un jour : « Si tu veux être parfaite, viens... et suis-moi. » Aurai-je le courage des apôtres qui ont tout abandonné pour suivre Jésus ? Imiterai-je le lâche jeune homme qui ne répondit pas à l'appel du Maître ? Que Dieu me préserve d'une telle lâcheté !

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXXII

FIN DU SÉJOUR DE SAINT PAUL A CORINTHE

(Actes, XVIII, 7-23)

Le succès apostolique de S. Paul fut plus grand encore, après qu'il se fut séparé des Juifs avec éclat. C'est donc dans la maison de ce prosélyte Tite Juste, que l'Apôtre enseigna désormais. C'était comme un milieu mixte. Les païens pouvaient l'écouter à leur aise, et ceux des Juifs qui s'étaient sentis attirés vers le christianisme avaient d'autant mieux l'occasion de venir l'entendre que la maison de Tite était voisine de la synagogue. La conversion de Crispus fut une conversion très marquante et celui-ci fut baptisé par l'Apôtre en personne. Elle fut suivie de beaucoup d'autres, de sorte qu'il y eut, à Corinthe, un nombre relativement considérable de chrétiens.

* *

Pour encourager son apôtre et pour le consoler des ennuis qui lui venaient des Juifs, Jésus daigna lui apparaître dans une vision et lui dit : « Ne crains point, mais parle et ne te tais pas car je suis avec toi et personne ne s'opposera à toi pour te nuire parce que j'ai un peuple nombreux dans cette ville. » Rassuré et encouragé, S. Paul « demeura là un an et six mois, enseignant chez eux la parole de Dieu. » Et c'est ainsi que l'Eglise de Corinthe devint le foyer du christianisme dans toute la péninsule hellénique.

Tout en évangélisant de nouvelles communautés à Corinthe et dans les cités environnantes, Paul ne perdait pas de vue celles qu'il avait déjà fondées. Le proconsul était Gallion, frère de Sénèque, le célèbre philosophe stoïcien, précepteur, avec Burrhus du sinistre Néron. Grâce à la bienveillance de ce proconsul d'Achaïe, l'apôtre adressa de Corinthe, vers l'an 53, deux lettres aux fidèles de Thessalonique pour les rassurer au sujet du dogme de la résurrection des corps. Dans la première, il leur expliqua que ceux qui sont morts ressusciteront un jour et prendront part au cortège triomphal du Seigneur Jésus. Dans la seconde, il leur déclare que nul ne connaît la venue du Seigneur Jésus, dès lors la fin du monde et que tout en préparant leur salut éternel comme si le monde allait bientôt finir, il n'en faut pas moins travailler comme si le monde devait durer toujours.

Parole que traduisait, un jour, un vénérable supérieur de St-Sulpice : « Travaillez comme si vous ne deviez jamais mourir et vivez comme si vous deviez mourir à chaque instant. »

* *

Lorsque Paul quitta Corinthe où, grâce à Dieu, il laissait la communauté la plus nombreuse et la